

PROLOGUE

Au commencement [*Be-reshit*],
Dieu créa le ciel et la terre...
(Genèse 1, 1)

La Bible est le livre de l'enfance. Elle l'est pour chacun d'entre nous, à quelque âge que nous l'ayons découverte. La Bible est le livre de l'enfance parce qu'elle se donne pour le livre des commencements, et qu'il nous plaît d'y croire ou de faire semblant d'y croire. C'est précisément cette illusion que le judaïsme se donne pour mission de dissiper...

En voici donc, pour commencer, une première illustration.

Le commencement, s'il y en eut jamais un, est avant. Il est ailleurs. Il est autre chose. C'est par la *seconde* lettre de l'alphabet hébraïque, le *bet* initial de *Be-reshit*, que « commencement » la Bible¹. Pas par la première^a. Le « commencement » qu'il évoque est au mieux un commencement relatif – seulement le début du processus de création du ciel et de la terre –, pas un commencement absolu. Mais s'agit-il même, ici, d'un « commencement », fût-il relatif ? *Reshit* veut peut-être tout simplement dire autre chose.

a) Le *alef*. [Les notes appelées par une lettre minuscule figurent en bas de page ; celles appelées par un ou des chiffres arabes figurent en fin de volume ; les mots suivis d'un astérisque renvoient au glossaire en fin de volume.]

Première interprétation : *Reshit*, c'est en fait la Torah*, cette Loi donnée par Dieu à Israël, qui est la Bible elle-même, mais aussi beaucoup plus et autre chose que la Bible seule. C'est la Torah elle-même² qui s'autodésigne *reshit* en Proverbes 8, 22 : « L'Éternel m'a créée [au] commencement [*reshit*] de son chemin, antérieurement à ses œuvres, dès l'origine. » C'est par la Torah, et pour la Torah, seul vrai commencement absolu, que Dieu a créé ce monde. La Torah en a été le modèle³ et elle en est la fin.

Seconde interprétation : *Reshit*, c'est aussi Israël, ainsi qu'il est dit en Jérémie 2, 3 : « Israël est chose sainte pour l'Éternel, il est le commencement (*reshit*) de sa récolte. » C'est pour Israël que ce monde a été créé et, ici comme en toute chose, la fin – Israël – est le véritable commencement.

D'ailleurs, ce n'est pas par Genèse 1, 1 que la Bible aurait dû commencer, mais par cet autre verset : « Ce mois-ci est pour vous le commencement^a des mois... » (Exode 12, 2). Pourquoi ? Parce que ce verset de l'Exode introduit la présentation du premier des commandements donnés à Israël comme peuple (le sacrifice de l'agneau pascal^b).

Question : en ce cas, pourquoi avoir commencé la Bible par le récit de la création du monde ? Pour intégrer le récit particulier de l'histoire d'Israël à un récit universel, celui de l'histoire de ce monde et de l'histoire du genre humain ? Peut-être pas. Peut-être est-ce même tout le contraire. Dieu a peut-être seulement voulu rappeler aux

a) En hébreu *rosh*, littéralement « tête », mot construit sur la même racine que *reshit*.

b) Préparation d'Israël à la dixième plaie appelée à frapper l'Égypte. Au moment de l'extermination des premiers-nés égyptiens, l'Ange de la mort épargna les premiers-nés des Hébreux en « enjambant » leurs maisons, marquées au sang de l'agneau sacrifié la veille. Le sacrifice de l'agneau pascal était répété chaque année au Temple de Jérusalem.

Nations qu'étant le créateur tout-puissant de ce monde, il peut librement en disposer, et que c'est par un effet de sa libre, souveraine et légitime volonté qu'il retirera aux peuples qui l'occupaient « au commencement » la Terre que de toute éternité il destinait à Israël⁴...

Voilà tout à coup que la Bible cesse d'être ce qu'elle était à nos yeux d'enfants : le livre de l'histoire des commencements absolus. Elle cesse tout simplement d'être une histoire, pour devenir une Loi révélée. Elle place le commencement ailleurs et en un autre moment que nous ne l'imaginions. Elle nous arrache enfin à l'universel abstrait pour nous parler de la mission singulière d'un peuple singulier. Une mission singulière, certes, quoique de portée ultimement universelle : selon Resh Lakish, maître juif du III^e siècle, il aurait en effet suffi qu'Israël refuse la Torah, lorsque Dieu la lui présenta au Sinaï, pour que le monde créé par Lui « au commencement » retourne purement et simplement au chaos⁵...

*

C'est le lien particulier que les Juifs ont noué avec la Bible qui est le sujet de ce livre. Un lien instable et ambigu. Car, s'il est une autre illusion dont il faudra se déprendre au fil de ces pages, c'est bien celle qui nous inclinerait à croire que la Bible est le « livre fondateur » du judaïsme. Si elle n'est pas le livre des commencements, la Bible n'est pas davantage le livre des fondations. Bien plus que la Bible elle-même, en tout cas, c'est précisément le lien instable et ambigu qu'ils ont noué avec elle qui a fait les Juifs et qui a fait le judaïsme.

Aussi ne faut-il pas se laisser prendre par la simplicité trompeuse – biblique, pourrait-on dire – du titre de cet ouvrage : *Les Juifs et la Bible*. Le « et » qui unit les deux termes cache un véritable maquis, mille leurres, mille chausse-trappes. On verra les Juifs se définir, selon les

temps et les lieux, *avec* la Bible, *sans* la Bible, *contre* la Bible. Avec la Bible, mais pas avec elle seulement. Sans la Bible, mais jamais complètement sans elle. Contre la Bible, mais en même temps toujours « tout contre ». On verra la Bible elle-même échapper à toute définition univoque. Livre un, ou bibliothèque disparate ? Texte ou objet ? Révélation divine ou mythe national ? Littérature ou code législatif ? Espace de dialogue ou champ de bataille ? Prétexte à toutes les régressions ou tremplin de tous les changements ? Pour les Juifs, au fil de plus de deux millénaires, la Bible a été tout cela. Cela, et bien d'autres choses encore. Parce qu'à travers elle et les divers rapports que les Juifs ont historiquement construits avec elle, ce sont les multiples métamorphoses des Juifs eux-mêmes qui se donnent à lire. Non moins d'ailleurs que les multiples métamorphoses de leurs adversaires ou de leurs concurrents. Car la Bible a aussi été brandie *contre* les Juifs pour les convaincre de leur erreur, les convertir, pour démontrer la bassesse ou la médiocrité supposées de leur nature.

On mesure ici, cachée derrière ce petit « et », toute l'ampleur de la tâche. Il fallait être inconscient, téméraire, ou bien présomptueux, pour oser s'y attaquer. Un tel sujet méritait sans doute une « somme », quelque immense et ambitieuse fresque historique, une sorte de grand « Livre sur le Livre ». Mais était-ce bien raisonnable, à la hauteur des forces d'un seul ? Et était-ce bien utile ? Un « essai » était peut-être plus indiqué. Un « essai » qui, pour être plus sûr de toucher ses contemporains, aurait centré son propos sur quelques-unes des questions brûlantes du moment. Ces questions brûlantes, je ne les ignore pas, elles seront abordées au hasard de ces pages. Je n'ai pourtant pas voulu en faire le cœur de mon propos.

La Bible, n'en déplaise aux laïcistes radicaux, n'est pas seulement un cri de guerre, un brûlot, une arme aux mains des intégristes de tout poil. La Bible, en elle-même, au fond, n'est rien. Personne ne peut prétendre en restituer le

sens « originel ». Son sens « littéral » n'existe pas, il n'y a que les « a-théologiens » pressés pour le croire, et les fondamentalistes pour tenter de nous le faire accroire. Comme le Coran, la Bible n'a jamais été que ce que ses lecteurs en ont fait. Et, en plus de deux millénaires d'interprétation inlassablement reprise, les Juifs en ont tout de même fait mille autres choses que – par exemple – la référence absolue d'un ultranationalisme violent, accroché à la moindre colline de Cisjordanie... Je n'allais donc pas commencer par là. Même pour séduire mes lecteurs.

Ni « somme », ni « essai », donc. J'ai choisi un autre chemin. Celui d'une méditation plus libre et plus sinueuse qui informe, qui enseigne, qui éclaire. Mais qui choisisse aussi, oublie, interroge, parfois trouble, et même égare. Qui brise certaines évidences et permette d'en retrouver d'autres. Qui renforce, approfondisse, qui abolisse aussi, quelquefois, le sentiment de familière étrangeté que la Bible, inéluctablement, éveille en chacun de nous, que nous soyons juif ou non, que nous croyions au Ciel ou que nous n'y croyions pas...

*

Abraham défailloit et mourut...
et il rejoignit ses pères.

(Genèse 25, 8)

La Bible, ai-je dit, est le livre de l'enfance. Elle fut aussi le livre de mon enfance. Et le livre de mon père. Aussi ce livre-ci est-il également, et plus qu'indirectement, hommage rendu à mon enfance. Et à mon père. Dans mon enfance, à part la Bible, à part mon père, je n'eus rien ou presque rien qui pût me rattacher au judaïsme. Je sus certes très tôt qu'entre l'Ancien Testament et le Nouveau il y avait bien quelque jonction, ou quelque rupture où je

me situais moi-même, ma mère n'étant, elle, pas juive. À mes yeux d'enfant, pourtant, entre la Bible et mon père, le lien était clair. Il le fut d'autant plus que mon père fut celui qui – j'avais alors une dizaine d'années – m'enseigna les premiers rudiments de l'hébreu, une langue qu'il avait lui-même décidé de réapprendre, jusqu'à me rendre vaguement capable de déchiffrer et d'ânonner, sans les comprendre, mes tout premiers versets.

J'ai découvert, enfant, le judaïsme dans la Bible, et j'ai ensuite passé le reste de mon âge à découvrir, à comprendre et finalement à enseigner que le judaïsme était tout autre chose que ce que j'avais, enfant, découvert dans la Bible... Ce décalage-là – entre ce que nous imaginons que la Bible nous dit du judaïsme et ce que le judaïsme nous dit effectivement de la Bible – est précisément le territoire exploré par ce livre.

J'ignore ce que la Bible a pu être pour l'enfant que mon père a lui-même été dans l'Algérie d'avant guerre. Il ne me l'a jamais raconté et je ne le lui ai jamais demandé. Ce que je sais ou devine, en revanche, c'est ce qu'elle a été pour lui dans les dernières années de sa vie.

C'est en effet à une curieuse activité – qu'il ne m'a pas avouée sans réticence, comme si c'était là, pour lui, un jardin secret vraiment secret – que mon père a consacré ces années-là. Sur de grandes feuilles blanches ensuite soigneusement rangées dans des protège-documents plastifiés, mon père a d'abord recopié en hébreu, mot à mot, lettre à lettre, sans omettre le moindre signe vocalique, d'une belle cursive arrondie, presque tout le texte de la Bible. Puis, sentant que cette tâche serait comme par nature incomplète, s'aidant de toutes les traductions françaises existantes, mon père s'est engagé dans une tâche plus ambitieuse : il s'est mis à traduire lui-même, en français, le texte de la Bible. Mais cela, sans doute, n'était toujours pas suffisant. S'aidant alors de la bibliothèque juive qu'il s'était constituée au fil des ans, mon père s'est, pour

finir, attaché à produire son propre commentaire, du moins sur certains passages.

De cet immense travail est restée une pile impressionnante de protège-documents que, presque incrédule, j'ai regardés, feuilletés, plus que je ne les ai vraiment lus. Mon père n'a d'ailleurs rien terminé, ni la copie, ni la traduction, ni le commentaire. Il était lui-même le principal destinataire de ce travail, accompli à l'écart de toute « communauté juive » constituée, dans le petit village où il vivait avec ma mère et où il était le seul Juif.

Je n'ai pas demandé à mon père ce que signifiait vraiment pour lui cette curieuse activité. Sa traduction inachevée, ses commentaires fragmentaires n'eurent pourtant jamais de valeur que pour lui-même. Sa copie, elle, n'a que le prix d'une trace sensible et unique, laissée par sa main. Insolite passe-temps de mon père, qui l'a accompagné les dernières années de sa vie, jusqu'à sa mort. Insolite ? Peut-être pas. Peut-être fut-ce simplement là, après une longue vie passée loin des Juifs et du judaïsme, le moyen qu'il avait trouvé de retisser un lien, de se réinsérer dans une généalogie, mythique, peut-être, étrangement désincarnée, aussi, mais une généalogie tout de même. Sa fin l'avait ainsi ramené à une sorte de commencement.

Pendant ce temps, à quelques centaines de kilomètres de là, dans l'une des plus importantes agglomérations juives d'Europe, à Paris, son fils, lui, enseignait le judaïsme. Et commençait de préparer ce livre.

Paris – Ault, automne 2011.